

## 2 Cahiers d'Arkae n° 2 / juin 2004 - Récit du résistant déporté Jean LE CORRE

---

Jean Le Corre, né en 1920, joueur réputé de football au Stade Quimpérois, a jugé nécessaire de participer à la Résistance contre l'occupation allemande. Il a contribué au "cambriolage du STO" par l'enlèvement en janvier 1944 des dossiers des jeunes requis au travail obligatoire en Allemagne :

### **Le "coup" du S.T.O., le 14 janvier 1944**

Fanch Balès nous appela un jour, ce devait être à la mi-décembre 1943, et nous nous retrouvâmes tous les quatre : Fanch, Pierre Le Moigne, Hervé Bénéat et moi-même dans le petit réduit au-dessus du fournil.

Il nous fit part d'une intervention préparée par le groupe quimpérois appartenant comme nous au mouvement *Libération-Nord*, dont lui seul était connu et dont il ne connaissait qu'Antoine Le Bris. Il nous était demandé de fournir quatre intervenants pour d'une part participer avec les Quimpérois à l'enlèvement de tous les dossiers des jeunes assujettis au S.T.O., en nous introduisant dans les bureaux de ce service, boulevard de Kerguelen à Quimper, et d'autre part faire disparaître tous ces dossiers en les brûlant dans le four qui était sous nos pieds. Fanch nous précisa que le coup était préparé par un capitaine polytechnicien, résistant comme nous à *Libé-Nord*, mais il n'a pas cité son nom car il ne le connaissait pas.

Personnellement, j'avais hésité, car il se trouvait que ma soeur Louise travaillait comme sténo-dactylo dans ces mêmes services du S.T.O. Malgré cela, j'ai accepté de participer à l'opération, en me disant que si jamais je me faisais prendre, on ne ferait pas nécessairement

le rapprochement avec elle. Elle sera effectivement retenue et interrogée par les Allemands comme les autres employés, mais sera relâchée après intervention en sa faveur de la rédactrice Jeannette Cras, qui elle-même sera gardée plus longtemps avant d'être libérée.

Il nous fallait aussi préparer un alibi qui puisse servir en particulier à Fanch et à moi, qui étions chargés de conduire à la porte de l'école N.D. de l'Espérance, où le S.T.O. avait ses bureaux, la voiture-taxi de la tante de Fanch, et de la ramener au bourg d'Ergué, chargée des dossiers. L'alibi fut vite trouvé entre nous deux : nous sommes allés voir Corentin Coïc dont la ferme se trouvait à Pennarun à l'entrée du bourg et lui avons demandé de nous vendre un cochon de 100-120 kg. Il accepta. Et il fut convenu que nous serions à Pennarun le vendredi 14 janvier à 15h30, pour tuer le cochon et le travailler le reste de l'après-midi.

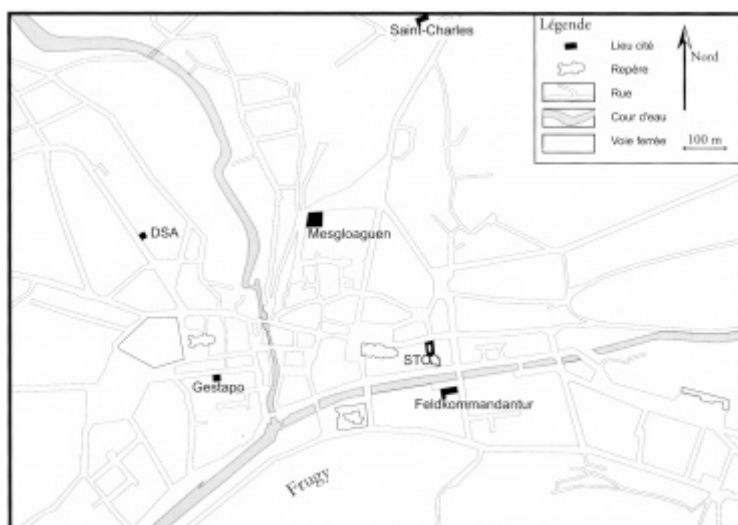
Corentin tua le cochon et nous a laissés, Fanch et moi, continuer le travail : le laver, l'ébouillanter et lui gratter les crins. Nous l'avons ouvert à la hachette, puis sommes allés chercher Corentin pour l'inviter à trinquer avec nous : du vin que Fanch avait amené.

A 18h, nous avons quitté Corentin pour partir aussitôt avec le taxi "emprunté" sans l'autorisation de la tante.

Nous étions garés un quart d'heure plus tard Boulevard de Kerguélen. Fanch avait reçu la consigne de garer la voiture devant la porte d'accès à l'école, côté Odet, en position de départ vers la gare et vers Ergué, moteur en marche. Nous avons attendu un petit peu. Il commençait à faire nuit. Pierre Le Moigne était là. Près de lui se tenait quelqu'un que nous ne connaissions pas. Pierre nous l'a présenté comme étant un de ses collègues de travail, mécanicien comme lui au Garage Peugeot immédiatement voisin. Tous les deux étaient surpris de se trouver là, appelés à faire le même travail. C'était Pierre Germaine. Et Hervé Bénéat est

arrivé aussitôt.

Il n'y avait pas de poste de garde à l'entrée : ni guérite, ni soldat en faction. Il y avait cependant des Allemands qui pouvaient circuler dans la cour, leur dortoir se trouvant au-dessus des salles de classes transformées au rez-de-chaussée en bureaux pour le S.T.O.



Carte de Quimper en 1944 par Norbert Bernard

Nous sommes entrés en même temps que le groupe des Quimpérois. Il y avait au moins un d'entre eux qui se trouvait déjà à l'intérieur des bureaux. Fanch est resté auprès de la voiture : il devait bouillir de rester là ...

L'organisation était parfaite : aux Quimpérois le petit bureau, à nous le grand. Pierre Germaine était avec nous. Nous travaillions par deux : l'un tenant le sac ouvert et l'autre y mettant les dossiers. Il s'agissait de chemises légères contenant des feuillets individuels concernant les jeunes astreints au travail obligatoire. Celui qui avait donné les ordres faisait la navette entre les deux bureaux et la cour.

Nous avons terminé avant nos voisins, étant un de plus. Les sacs n'étaient pas très volumineux, mais

assez lourds : environ 20 kg. Ils ont été immédiatement transportés dans la voiture.

C'est moi qui ai porté le dernier sac. Alors que je me dirigeais vers le portail de la sortie, j'ai entendu des pas précipités derrière moi : un soldat allemand assurément ! J'ai pensé lâcher mon sac et m'enfuir, mais je me suis repris dans la fraction de seconde, quand j'ai vu Laurent Jacq s'entretenir avec un officier allemand. Le soldat allemand que j'avais entendu marcher derrière moi m'a dépassé pour venir me tenir le portail ouvert et me dire dans un français approximatif : "Che fou z'en pri".

Pas besoin de me prier : j'étais vite à la voiture, et le sac aussi, et Fanch démarrait aussitôt.

Nous avons pris la route normale, la plus rapide et la plus aisée : passer devant la gare, puis le passage à niveau de l'Eau Blanche et prendre la route d'Elliant qui longe le Jet. La voiture n'était pas particulièrement chargée.

À 18h45 nous étions devant Pennarun. Fanch arrête la voiture et me laisse descendre. Fanch poursuit la route pour ranger la voiture chez lui, sous la salle de danse. Je vais trouver Corentin et lui propose un autre coup de vin, en lui faisant remarquer l'heure qu'il est. Fanch arrive environ 10 minutes après.

Nous avons alors "détaillé" le cochon en deux parts, puis l'avons abandonné jusqu'au lendemain dans un petit appentis.

A 21h30, nous avons rendez-vous avec Pierre et Hervé au fournil. Le bourg semblait endormi. Il n'y avait plus de lumière chez Fanch.

Alors a commencé un travail de forçat pour brûler ces dossiers entassés qui, jetés dans le four, ne se consumaient pas : il fallait aérer leur masse, les froisser et ils prenaient alors un volume important dans

le fournil ; ouvrir la porte du four, remuer les feuilles à habituellement à retirer les braises après le feu de bois. Nous nous sommes déshabillés peu à peu pour finir en slip, tant il faisait chaud. Dehors, le vent, la pluie, le froid. Pierre a mis le nez à la porte un moment, pour rentrer aussitôt frigorifié. Cela dura jusqu'à 4h - 4h30.

Après avoir nettoyé le four, on a attendu son refroidissement. Fanch était inquiet, les dalles ayant changé de couleur. Il devait se mettre au travail pour la journée qui devait être cuite au matin. Elle fut calcinée.

### 3 Annotations

Le Service du travail obligatoire (STO) fut, durant l'occupation de la France par l'Allemagne nazie, la réquisition et le transfert contre leur gré vers l'Allemagne de centaines de milliers de travailleurs français, afin de participer à l'effort de guerre allemand que les revers militaires contraignaient à être sans cesse grandissant (usines, agriculture, chemins de fer, etc.). Les personnes réquisitionnées dans le cadre du STO étaient hébergées dans des camps de travailleurs situés sur le sol allemand. À la fin de l'année 1942 ils étaient seulement 240 000. Les autorités Allemandes et Françaises organisèrent alors un recensement général des travailleurs Français et tentèrent d'imposer à tous les inactifs de trouver un emploi. Dans chaque ville importante, un service administratif du STO, dépendant d'une Feldkommandantur, était chargé de gérer les dossiers et de la désignation des « déportés du travail ».